

Préface

LA SANTÉ, L'ÂME ET LE CORPS

MICHEL TOURNIER

On commencera en rappelant un étonnant paradoxe de l'esprit humain : les notions les plus pleinement positives de notre esprit sont toutes affectées d'une définition négative. Soit la paix, la liberté et la santé. Le dictionnaire les définit par trois absences. La paix, c'est l'absence de conflit, la liberté, c'est l'absence de contrainte, et la santé, c'est, selon la définition de Paul Valéry « la vie dans le silence des organes », c'est-à-dire l'absence de souffrance. À ce triple paradoxe, on peut ajouter en couronnement la notion d'infini, concept signifiant le comble de la positivité et désigné par une double négation : in-fini.

Soulignons une évidence à laquelle malheureusement bien peu de médecins sont sensibles : certes la médecine repose sur tout un ensemble de sciences plus ou moins proches de la vie : chimie, physique, biologie, physiologie, anatomie, etc. Le médecin les a toutes étudiées et il ne peut en être autrement. Pourtant d'aucune de ces sciences ne découlent les notions de santé et de maladie. Pour la science, il n'y a que des faits, la digestion et la peste par exemple, sans qu'aucune valorisation puisse les concerner. Toute introduction d'une normalisation relève d'un autre domaine que celui de la science et ne peut être l'objet que d'une analyse philosophique.

On ferait des réflexions tout aussi surprenantes en examinant le couple conceptuel normal-pathologique. Car, à l'examen, le concept de normal renvoie aussi bien à l'idée de moyenne et de médiocrité qu'à celle de modèle idéal, l'un et l'autre, extrascientifiques. Le sujet

est immense et nous ne pouvons que le survoler ici. Rappelons toutefois que Georges Canguilhem — docteur en médecine et agrégé de philosophie — lui a consacré l'essentiel de son œuvre à laquelle nous ne pouvons que renvoyer¹. On pourrait rapprocher ce problème de celui beaucoup plus simple de la pluie et du beau temps. Pour la météorologie, ces notions sont dépourvues de sens. Il y a la pluie et le soleil, et cela dans l'indifférence la plus totale, d'autant plus que le sens commun hésite dans ces jugements comme le prouve le proverbe : « Pluie au printemps n'est pas mauvais temps. »

Il faut remonter assez haut et jusqu'à la double racine de la civilisation occidentale pour trouver l'origine du paradoxe de la santé et de la maladie. Car nous sommes des judéo-chrétiens et en même temps des Gréco-Latins, et cette quadruple origine se retrouve dans nombre de nos concepts clefs. S'agissant de la santé et de la maladie, il semble que les Grecs nous aient légué une vision *quantitative* de l'opposition tandis que, pour les judéo-chrétiens, c'est *qualitativement* qu'il faut percevoir l'opposition.

Car la santé peut être un équilibre, une harmonie, une consonance, alors que le mal se traduira toujours par un manque (*hypo*) ou un excès (*hyper*). Il y a de l'hypertension et de l'hypotension, l'excès de sec ou l'excès d'humide, mais c'est surtout par le froid ou par le chaud que se traduisent la santé et la maladie. Rappelons qu'il y a encore peu de temps, le « bon sens populaire » traduisait toute maladie par le fait d'avoir pris « froid » et un admirable paradoxe voulait que ce mal se traduisît par de la fièvre, un excès de chaud perceptible au contact du front du malade. On rappellera également que dans l'esprit commun la pauvreté et le froid étaient inséparables, le pauvre étant celui qui avait faim et froid. Aussi bien les riches allaient-ils passer les mauvais jours de l'hiver au bord de la Méditerranée, surtout quand ils étaient malades. Ensuite les idées ont changé et il a été de mode de se soigner par le froid. Les tuberculeux n'allaient plus à Nice mais dans les neiges de Davos, comme les héros de *La Montagne magique* de Thomas Mann (1924).

A l'opposé de cette maladie quantitative se trouve la maladie qualitative qui découle de la vision judéo-chrétienne des valeurs. Ici la maladie s'explique par la présence d'un facteur pathogène qui s'est introduit dans l'organisme et l'infecte. Cette conception se retrouve dans tout l'Ancien et le Nouveau Testament sous le thème de la possession. Le malade est possédé par un esprit impur qui le prive de son libre arbitre. L'exorcisme devra l'en libérer. Les parents qui font baptiser leur enfant seraient probablement surpris — s'ils comprenaient le latin — de la formule prononcée par le prêtre : « Je t'adjure,

esprit impur de sortir, et de t'éloigner de ce serviteur de Dieu. Celui qui te commande, ange maudit, ange damné, est celui-là même qui a marché sur la mer et a tendu la main à Pierre qui périssait. Maudit démon, reconnais la sentence portée sur toi et retire-toi de ce serviteur de Dieu ! » Les vaccins et les médicaments antibactériens se situent dans la ligne droite de cette conception qualitative du mal, et Louis Pasteur passe traditionnellement pour un grand savant chrétien.

De ces deux conceptions de la maladie résultent par *a contrario* deux définitions de la santé, l'une par absence de manque ou d'excès, l'autre par absence d'agent pathogène. Ces deux conceptions ont en commun leur caractère négatif. La santé, c'est toujours l'absence de maladie.

En ce sens, elles ne satisfont pas l'esprit qui conçoit la santé au contraire comme une donnée extrêmement positive, une sorte d'exubérance nimbée de joie de vivre. C'est un peu comme si l'on voulait définir la jeunesse comme l'absence de vieillesse. Nietzsche, perpétuel égotant, n'a cessé de rêver de la « grande santé » de ceux qui se jettent dans le destin et entreprennent en acceptant joyeusement tous les risques que cela implique². De là sa notion *d'amor fati*, amour du destin, quel qu'il soit.

C'est le mérite de Georges Canguilhem dans ses *Études d'histoire des sciences* (1968), et surtout dans sa thèse sur le normal et le pathologique, d'avoir su donner de la santé une définition pleinement positive. À chaque instant de sa vie, l'organisme doit être en équilibre avec son milieu. Il est adapté à la température, à la pression de l'atmosphère, à l'humidité, etc. De même il possède les ressources énergétiques suffisantes pour faire fonctionner ses organes et ses muscles. Pourtant ces conditions ne cessent de changer. Les heures et les saisons exigent du vivant de constants efforts de réadaptation. Pour faire face à ces variations, il faut que le vivant possède des réserves et soit en quelque sorte suradapté à son milieu actuel. La santé, selon G. Canguilhem, n'est rien d'autre que ce surcroît de ressources qui permet au vivant de faire face aux infidélités de milieu, même et surtout quand il en est responsable. Être en bonne santé, c'est pouvoir en effet abuser de sa santé soit par des efforts surhumains (sports), soit par des excès de boisson, de nourriture ou de drogues. La maladie et la mort surviennent quand il n'y a plus de marge, alors que les exigences du milieu augmentent.

Je voudrais ajouter à ces considérations un post-scriptum qui s'y rattache indirectement et qui concerne le problème des relations de l'âme et du corps. Disons, pour simplifier, que ces relations, sont

dominées par deux métaphores, celle de la *prison* et celle du *cheval*.

Selon la conception platonicienne reprise par la tradition chrétienne médiévale, l'âme libre et spirituelle souffre d'être enfermée dans les limites d'un corps matériel. C'est comme un oiseau en cage. Ce corps est un boulet qu'elle traîne et qui l'associe malgré elle à ses besoins grossiers et à ses souffrances. La mort, c'est la porte qui s'ouvre et l'âme qui s'envole.

La Renaissance avec ses préoccupations scientifiques et notamment anatomiques et physiologiques a conféré au corps un statut tout différent. Le corps est une machine, un outil à vivre et à agir. Et quel formidable outil ! Le jour venu de la mort, l'âme se doit de pleurer la perte d'une pareille merveille qu'elle avait à son service.

Ici c'est la métaphore du cavalier et de son cheval qui domine. L'âme chevauche le corps le temps d'une vie, et elle doit le comprendre et le ménager si elle veut aller loin, c'est-à-dire vivre longtemps. Le corps a la naïveté, les besoins naturels et les bons instincts d'un animal. S'il est chevauché par une âme vicieuse et suicidaire, elle le pervertit et le détruit. Le premier contact d'un corps vierge avec l'alcool, le tabac ou la drogue provoque de sa part un réflexe de rejet violent qui est la santé même.

On retrouve ici la conception de Canguilhem : le corps s'identifie à la santé parce que c'est lui la réserve vitale dont dispose l'âme pour le voyage de la vie. Au début l'âme caracole sur un jeune coursier débordant de vitalité et se jouant de toutes les épreuves imposées par le milieu. Mais il faut en user sagement, et c'est là qu'intervient la bonne médecine.

NOTES

1. Georges Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*, Quadrige, Presses universitaires de France. *La Connaissance de la vie*, J. Vrin.

2. *Humain trop humain*, Introduction, 4.

TABLE DES MATIÈRES

Préface

MICHEL TOURNIER, *La santé, l'âme et le corps* 7

Introduction

ARLETTE BOULOUMIÉ 11

CYR VOISIN

Destin des maladies et littérature,
L'exemple de la tuberculose 15

THIERRY ORFILA

L'image de la maladie chez Baudelaire 25

HENRI BEHAR

La fée verte ou l'absinthe de tout bouquet 39

IEME VAN DER POEL

Entre Satan et Charcot :
l'imaginaire de l'hystérie chez J.-K. Huysmans 56

PIERRE MICHEL

Octave Mirbeau et l'hystérie 71

ALAIN NÉRY

Corps malade et aimant dans Le Carillonneur de Rodenbach ... 85

MARC KOBER

Du bon usage du voir médical à l'ouverture de Vénus 93

MICHAEL WORTON

Narration, dialogue et diagnostic : le cas Alphonse Daudet 107

ANNE-CÉCILE POTTIER-THOBY

Le mal à dire : Julien Green syphilophobe 120

CLAUDE HERZFELD	
<i>Graal et phthisie dans La Montagne magique</i>	139
JACQUES LE MARINEL	
<i>La maladie comme parcours initiatique</i> <i>dans Siloé, de Paul Gadenne</i>	152
CHIWAKI SHINODA	
<i>Éclat aveuglant de la mort, à la dernière vision</i> <i>des poètes malades, Kajii et d'autres</i>	164
BRUNO BLANCKEMAN	
<i>Mourir au texte : sur quelques récits d'Hervé Guibert</i>	178
CLAUDE FOUCART	
<i>Harold Brodkey face au sida, Un radeau désamarré</i>	186
FRANCIS BERTHELOT	
<i>Symptôme, Symbole et stratégie</i>	198
JULIETTE ROGERS	
<i>Monstres médicaux : femmes médecins</i> <i>dans la littérature du début du xx^e siècle</i>	209
ISABELLE MEURET	
<i>Écriture féminine : trouble du comportement littéraire</i>	219
BRUNO FABRE	
<i>L'image de la maladie dans les contes de Marcel Schwob :</i> <i>De la terreur à la pitié</i>	231
OLIVIER PENOT-LACASSAGNE	
<i>Artaud : la peste</i>	242
JOSEPH GARREAU	
<i>L'inscription de la maladie chez Catherine Pozzi</i> <i>« Par la plume danse la liberté »</i>	253
CARMEN BOUSTANI	
<i>Rhétorique de la folie et de la création</i> <i>de Mrs Dalloway aux Vagues de Virginia Woolf</i>	264
ARLETTE BOULOUMIÉ	
<i>L'épilepsie dans l'œuvre de Dostoïevski</i>	277
LUCIEN GUIRLINGER	
<i>Au risque de la folie,</i> <i>la révélation nietzschéenne de la sagesse du corps</i>	288

JEAN-MARIE PAUL

Schopenhauer : la maladie du vouloir-vivre 297

PHILIPPE WALTER

*Hector Berlioz et la mélancolie,
ou l'esthétique du pathologique* 311

JEAN ARROUYE

Usages picturaux de la maladie 322**Pour conclure**

GEORGES CESBRON 333